

RITUELS

ELLISON COOPER

RITUELS

Roman traduit de l'anglais
par Cindy Colin Kapen



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Caged*

Éditeur original : Minotaur Books

© Ellison Cooper, 2017

© Le cherche midi, 2018, pour la traduction française

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-165-6

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*À Sean, mon meilleur ami,
unique amour et complice de toujours.*

ANACOSTIA

Washington, D.C.

L'officier Wilson Tooby avala une gorgée de café brûlant, les yeux plissés dans la lumière froide du petit matin. Sa voiture de patrouille stationnait, moteur au ralenti, dans une rue résidentielle déserte bordée de cerisiers en fleurs. Les arbres formaient une voûte au-dessus de la route, projetant de longues ombres sur les pelouses et les façades des maisons parfaitement entretenues.

En comparaison avec d'autres quartiers du sud-est de Washington, l'atmosphère était paisible. Idyllique, même. Seule la maison devant laquelle Wilson et son partenaire étaient garés tombait en décrépitude.

Wilson se pencha sur le siège passager pour mieux observer la bâtisse abandonnée. Bien que ce genre de maisons aux fenêtres condamnées et porche rongé par la moisissure ne fut pas rare à D.C., il était certain de reconnaître le

panneau rouillé vert et or À *VENDRE* planté dans la pelouse.

« C'est pas la même maison que la semaine dernière ? demanda-t-il.

— Quoi ? »

Voûté sur son téléphone, Mike était occupé à envoyer des SMS à sa dernière petite amie en date.

« Tu sais, quand on est venus pour cet appel d'urgence. Une fille désorientée, qui semblait droguée.

— Possible », fit son partenaire en haussant les épaules.

Mike était le genre de mec qui soulevait des poids avec une détermination frisant l'obsession, mais n'était pas fichu de courir un kilomètre d'affilée. Bref, pas le meilleur flic avec lequel Wilson avait bossé.

Il ouvrit le dossier sur l'ordinateur de bord et parcourut les notes qu'il avait rédigées douze jours plus tôt. « Ouais, c'est bien ça. Tout semblait en ordre quand on est arrivés.

— C'est pour quoi, cette fois ? »

Mike se pencha à son tour pour lire l'écran de l'ordinateur.

« Un problème de mauvaise odeur. »

Ils se tournèrent d'un même mouvement vers la maison. Ça n'augurait rien de bon.

Wilson pianota sur l'écran et ouvrit l'appel d'urgence en bénissant la technologie dernier cri qui équipait sa voiture. Il pressa la touche *play* et la voix d'une jeune fille remplit l'habitacle.

« Allô ? murmura-t-elle timidement.

— 911, je vous écoute, aboya l'opératrice.

— A... allô ? S'il vous plaît, aidez-moi.

— Je t'écoute, que se passe-t-il, ma belle ? demanda la femme d'une voix plus douce.

— Je comprends pas ce qu'il se passe. Il y a...

— Où es-tu ?

— Je sais pas. » Ils l'entendirent sangloter.

« Je sais pas... »

Un fracas fit trembler les haut-parleurs de la voiture, et la communication coupa.

« C'était un aboiement ?

— Aucune idée. »

Wilson relut son rapport. L'appel venant d'une ligne fixe censée être inactive, ils n'avaient pu

en déterminer l'origine exacte. Tout ce qu'ils savaient, c'était qu'il avait été passé dans les environs de cette adresse.

Wilson et Mike avaient frappé plusieurs fois à la porte. Fait le tour de la maison. Discuté avec un voisin qui leur avait expliqué que la baraque était vide, qu'il n'avait jamais vu personne entrer ou sortir. Rien ne suggérait qu'un quelconque incident avait eu lieu et toutes les portes étaient verrouillées. Comme ils n'étaient même pas certains que l'adresse soit correcte, ils avaient rapidement clos le dossier. Wilson s'en souvenait très bien – c'était le jour de l'anniversaire de sa fille, et il n'aurait raté sa fête pour rien au monde.

Et voilà qu'on leur signalait une odeur suspecte.

« Hé merde », marmonna Wilson, qui s'extirpa de la voiture en priant pour ne pas tomber sur le cadavre d'une toxicomane. Les deux flics gravirent prudemment la volée de marches instables et Wilson tambourina à la porte.

« Police, ouvrez ! »

Alors qu'il frappait, il reconnut la puanteur caractéristique de chairs en décomposition suintant à travers la porte.

« Hé merde, murmura-t-il à nouveau.

— C'est mauvais signe.

— Sans blague, railla Wilson, dont le partenaire commençait à lui taper sérieusement sur les nerfs. Appelle le central, j'enfonce la porte. »

Tandis que Mike lançait l'appel radio, Wilson donna un coup de pied juste au-dessus de la serrure de la vieille porte, qui vola immédiatement en éclats. En dépit des circonstances peu réjouissantes, il laissa échapper un petit cri de satisfaction, soulagé de ne pas avoir à se ridiculiser en s'acharnant sur une porte qui refusait de céder.

Il entra et fut aussitôt saisi d'un haut-le-cœur. Malgré la fraîcheur de cette froide journée de printemps, l'air piégé dans la maison, chaud et poisseux, était irrespirable.

Mike lui emboîta le pas et toussa de dégoût.

« Bon sang !

— Ne vomis pas, mec. Sors si tu ne peux pas te retenir, dit Wilson.

— Hors de question que je rentre là-dedans. On n'a qu'à appeler les renforts.

— Impossible tant qu'on n'a pas de corps. Si ça se trouve, c'est juste un raton laveur ou un truc dans le genre. »

Mike grommela un juron.

Le corps entier de Wilson frissonnait d'inquiétude. Écoutant son instinct, il sortit son arme de son holster. Mike haussa un sourcil, mais l'imita.

« Y a quelqu'un ? » cria Wilson. Il déglutit furieusement pour tenter de dissiper la nausée qui ne le quittait pas.

Ils commencèrent à inspecter la maison, trouvant rapidement leur rythme. Wilson s'engagea dans le couloir sombre en dardant son regard de tous côtés. Le rez-de-chaussée était vide. Dans la cuisine, l'odeur devint si puissante et âcre que Wilson sentit ses yeux larmoyer. Il désigna une porte, qui conduisait vraisemblablement au sous-sol. Un verrou flambant neuf détonnait sur les murs crasseux de la vieille maison.

Mike hochla la tête et tourna le verrou. Dès que la porte s'ouvrit, une vague d'air rance déferla, qui enveloppa les deux policiers. Involontairement,

ils eurent un mouvement de recul et placèrent leur bras devant leur nez, oubliant leur arme.

À travers la manche de sa chemise, Mike interpella Wilson. « On n'a qu'à descendre, histoire de trouver ce putain de corps et se tirer d'ici ! »

Il posa le pied sur la première marche et baissa aussitôt les yeux, comme s'il venait de buter sur quelque chose. « Qu'est-ce que... »

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Une puissante explosion jaillit de la bouche du fusil fixé derrière la porte, qui le réduisit au silence.

Le corps de Mike protégea Wilson du plus gros de la déflagration. Seuls quelques plombs l'atteignirent au côté gauche, écorchant son bras et son visage. Son partenaire, en revanche, fut frappé de plein fouet.

Hurlant de douleur tandis que des lambeaux de chair se décollaient de son visage et sa poitrine, la montagne de muscles recula en titubant contre Wilson et s'écroula sur lui, l'entraînant dans sa chute.

CENTRE PÉNITENTIAIRE COFFEEWOOD

Virginie

L'agent spécial Sayer Altair observait le tueur à travers une mince fissure dans la porte. Assis sur le canapé orange et élimé de la salle d'attente du bloc médical, Dugald Tarlington avait les yeux rivés sur un objet posé sur ses genoux. L'homme remplissait l'espace autour de lui telle une montagne de granit. D'épaisses bajoues évoquant des tranches de viande pendaient de chaque côté de son visage, tandis que ses cheveux blonds et hirsutes formaient une sorte de nid d'oiseau au sommet de son crâne. Mais le plus terrifiant était peut-être ses mains, aux doigts épais et puissants semblables à des anguilles.

Avec un frisson, Sayer recula d'un pas dans l'ombre de la salle d'examen et posa les yeux sur le dossier de Tarlington, qui s'ouvrit sur la photographie d'une de ses victimes. Le cou de la femme avait été broyé par des strangulations répétées, le tueur ayant à plusieurs reprises

conduit sa victime jusqu'au seuil de la mort. Sayer referma ses doigts sur l'épaisse pile de clichés, qui montraient tous une scène similaire. Des photographies des quatre jeunes femmes que Dugald Tarlington avait assassinées avec une cruauté inimaginable.

Sous la lumière agressive des néons, le corps énorme du tueur se mit à trembler. Les deux gardes en uniforme postés dans la salle d'attente jetèrent un rapide coup d'œil vers lui avant de se détourner, soupirant d'ennui. Lorsque Sayer se pencha pour voir ce que Tarlington regardait, le sol grinça sous son poids, attirant l'attention du tueur, qui leva la tête. Elle vit alors des larmes couler sur ses joues rougeaudes.

Un vieux catalogue J.C. Penney était posé sur ses genoux, ouvert à une page représentant une famille souriant autour d'un barbecue. Sayer sentit la bile remonter à l'arrière de sa gorge. Elle n'éprouvait aucune compassion à l'égard d'un tueur à l'esprit aussi dérangé que Dugald Tarlington.

S'efforçant d'arborer un visage impassible, elle poussa la porte.